

Avant les rues **À propos d'un cri**

Julie Demers

Numéro 302, mai 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82156ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2016). Compte rendu de [Avant les rues : à propos d'un cri].
Séquences : la revue de cinéma, (302), 12–13.



Avant les rues À propos d'un cri

Avant les rues, il y avait la trace des ancêtres dans la terre humide. Il suffisait de les suivre pour savoir où aller. Quand les Blancs sont arrivés avec la farine et le sucre, la vie s'est adoucie momentanément – mais à quel prix? Ils ont pillé les terres, isolé les communautés dans des réserves. Ils ont construit avec leurs pelles mécaniques des maisons trop petites et des pensionnats où régnait la terreur. Les Blancs ont essayé d'effacer les traces dans la forêt et depuis, des générations vivent sans boussole.

JULIE DEMERS

Shawnouk est Attikamek. Il vit à Manawan, une communauté située à près de deux cents kilomètres au nord de Joliette. Comme plusieurs jeunes de sa génération, Shawnouk se cherche. En quête d'intensité peut-être, ou bien simplement pour tuer l'ennui, il fait exploser des pétards et s'introduit dans des chalets. Mais voilà que les choses tournent mal : les petits crimes deviennent grands et Shawnouk est forcé à l'errance.

Le cinéma autochtone a le vent dans les voiles. Pour la première fois depuis de nombreuses années, de jeunes réalisateurs autochtones prennent la caméra et racontent la réalité des premières nations depuis l'intérieur. Il aura fallu attendre 2011 avant que le premier long métrage québécois réalisé par un autochtone ne voie le jour : **Mesnak** de Yves-Sioui Durand. Ont suivi en 2013, **Rhymes for Young Gouls** de Jeff Barnab et en 2015, **Le Dep** de Sonia Bonspille Boileau. À ces nouvelles voix autochtones s'ajoutent plusieurs collaborations entre premières

nations et cinéastes non autochtones. Pensons ici à **Trois histoires d'Indiens** de Robert Morin et, surtout, aux films de Marie-Hélène Cousineau qui s'assigne la tâche de donner une voix aux Inuits (**Le jour avant le lendemain**, **Uvanga**, **Sol**).

Chloé Leriche fait partie de ces artistes qui n'ont pas grandi dans les réserves, mais qui ont vécu la réalité des premières nations dans un rapport de proximité. C'est que la cinéaste s'inscrit dans cette cohorte de réalisatrices (Anaïs Barbeau-Lavalette, Sarah Fortin, Ève Lamont, Marie-Geneviève Chabot, Karine Van Amerigen) qui ont fait leurs armes à Wapikoni Mobile¹. Leriche a découvert Manawan par l'entremise du regard des jeunes Attikameks et leur prise de parole singulière. Elle a exploré leur communauté à travers leurs images avant de braquer elle-même sa caméra sur eux.

Prendre le temps d'écouter avant de prendre la parole. Préférer observer plutôt que de juger promptement. La démarche a été fertile : rares sont les Blancs qui ont réussi à parler avec

Photo : Entre le réalisme documentaire et la représentation poétique



autant de justesse et d'empathie de la réalité des communautés autochtones. Et c'est peut-être ce pour quoi **Avant les rues** a autant attiré l'attention des critiques à la Berlinale, car Leriche ne fait ni dans la carte postale ni dans le misérabilisme. Oui, il y a dans son film l'alcool, la drogue, les suicides, mais elle s'attarde aussi et surtout à la lumière qui émane subtilement de ces communautés. Aux familles qui se tiennent. À la langue qui survit malgré tout. Au temps qui file à un rythme autrement plus humain.

Pour Leriche, la libération du peuple autochtone doit passer avant tout par la valorisation culturelle et l'affirmation de soi.

Avant les rues est un film de l'entre-deux. Il est situé quelque part entre le réalisme documentaire et une représentation poétique : ni tout à fait ethnographique ; ni tout à fait œuvre personnelle. Du documentaire, Leriche a retenu l'approche : se faire accepter de la communauté, travailler en collaboration avec elle, engager des acteurs non professionnels et privilégier une mise en scène qui ne les enferme pas dans la représentation. Rykko Bellemare, qui incarne Shawnouk, n'est pas une marionnette, un objet folklorique que l'on manipule à loisir pour créer une œuvre. Il est acteur au sens propre comme au sens figuré : il prend part à l'action. Shawnouk marche et la caméra lui laisse de l'espace pour être, tout simplement. Cette errance toute moderne rappelle certaines des plus belles scènes du néoréalisme italien. C'est que Leriche partage avec ces prédécesseurs certaines préoccupations : le goût pour la déambulation et la lenteur ;

l'étude des laissés-pour-compte, de leur langue, leur souffrance et leur lutte. Bazin considérait le néoréalisme italien comme l'école italienne de la libération. Or, le cinéma de Leriche participe certainement lui-même à la libération autochtone. Filmés par elle, les Attikameks sont prisonniers ni du récit, ni de la mise en scène, ni des préjugés malveillants.

Pour Leriche, la libération du peuple autochtone doit passer avant tout par la valorisation culturelle et l'affirmation de soi. Et le génie de Leriche est peut-être bien de mettre en scène cette prise de parole en langue attikamek, en l'affranchissant de traduction. Shawnouk est filmé en plan serré. Accompagné par un tambour, il pousse une note aigüe. Est-ce un cri, une plainte, un appel au secours ? Il bafouille et s'arrête. Il ferme les yeux et reprend son souffle. Cette fois-ci, le cri se précise, s'articule : voici un chant. Nous n'en comprenons pas le libellé, mais nous en comprenons le sens – l'émotion a plus d'importance que les mots. Shawnouk ne se contente d'ailleurs pas de chanter : il affirme son moi et sa fierté d'être Attikamek. Son chant agit à la fois à la manière d'un monologue intérieur et d'un cogito qui permettent au chanteur de s'exprimer et de reprendre la place qui lui revient.

Une étonnante ressemblance peut être décelée entre le chant de Shawnouk et l'art lyrique. Pour comprendre le moment de suspension propre au chant, il faut avoir en tête ce qu'a écrit Stanley Cavell sur l'opéra : « Le chant, et, je suppose, l'air d'opéra, exprime le sentiment d'être pressé ou écartelé entre deux mondes, l'un où l'on est vu, le monde à peu près familier des philosophes, et l'autre depuis lequel on vous entend, auquel on délivre ou abandonne son esprit [...], et qui s'évanouit quand cesse le souffle du chant. [...] Mais il n'y a pas de langage de cet autre monde, il nécessite une compréhension sans signification »². C'est dans cet espace privilégié, intime, hors du monde, que Leriche nous convie avec **Avant les rues**. Cet espace où la langue et l'origine importent peu, mais où les rencontres, elles, s'imposent. Cet espace où ce n'est pas le récit, mais bien les sensations, les vibrations sonores, la lumière et le mouvement qui permettent d'entrer en communion avec le sujet filmé. Car à l'instant précis où Shawnouk chante, on comprend enfin, pour un instant, ce qu'est un Attikamek aujourd'hui, mais aussi ce qu'il pourra être demain.

★★★★

¹ Wapikoni Mobile, rappelons-le, est un studio ambulant qui se rend dans les communautés autochtones pour permettre aux jeunes des premières nations de réaliser des courts métrages et des enregistrements musicaux. Depuis sa fondation en 2004, le Wapikoni Mobile a accompagné plus de 3500 jeunes.

² S. Cavell, *A Pitch of Philosophy*, Harvard University Press, 1994. Traduction française de S. Laugier et E. Domenach, *Un ton pour la philosophie*, Bayard, 2003, p. 203-204.

■ **Origine :** Canada [Québec] – **Année :** 2016 – **Durée :** 1h37 – **Réal. :** Chloé Leriche – **Scén. :** Chloé Leriche – **Images :** Glauco Bermudez – **Mont. :** Chloé Leriche – **Mus. :** Robert Marcel Lepage – **Son :** Sylvain Bellemare – **Dir. art. :** Frederic Devost – **Int. :** Rykko Bellemare (Shawnouk), Kwena Bellemare (Kwena), Jacques Newashi (Paul-Yves) – **Prod. :** Les Films de l'Autre – **Dist. / Contact :** FunFilm.